

LA VENGEANCE COMME DEVOIR: CHIMÈNE DANS *LE CID* DE CORNEILLE

HELGA ZSÁK

Institut Français de Budapest,
H-1011 Budapest, Fő utca 17.

The essay proposes an interpretation of *heroism* and *vengeance* in Corneille's *Cid* with regard to the figure of Chimene. Offering a wide range of staging possibilities, the theme of female vengeance has been a recurring theme in literature since the very beginning of tragedy. Vengeance in Corneille's plays is remarkably vigorous and refers constantly to justice; characters admit their desire of vengeance and labour to fulfill it.

Le thème littéraire de la vengeance féminine semble récurrent depuis les origines du genre tragique. Il semble que de la Médée antique aux personnages de Shakespeare ou à la Phèdre de Racine, ce thème a fait éclore une foisonnante diversité de caractères. Offensées, humiliées, ou combatives et fières, la vengeance des femmes est fréquemment l'un des ressorts des tragédies. Il est démontré, dans l'excellent ouvrage consacré au thème de la vengeance d'Elliott Forsyth,¹ que l'intervention de l'acte de revanche offre au théâtre des possibilités de mise en scène riches et variés tout au long de l'évolution du genre.

Cette richesse est également présente dans les nombreuses tragédies françaises du XVII^e siècle, parmi lesquelles nous avons choisi l'objet de notre étude présente, le personnage de Chimène dans *Le Cid* de Corneille.

Dès le début du siècle, et même à la fin du siècle précédent, dans l'*Écossaise* de Montchrestien, le soupçon de la méchanceté féminine est évoqué, suggérant que ce thème préoccupait les esprits des dramaturges de l'époque:

La femme née à la bénignité
Environne son cœur d'une âpre cruauté (vv 96-97)

¹ Forsyth, Elliott: *La tragédie Française de Jodelle à Corneille, (1530 1640) le thème de la vengeance*, Paris, Nizet 1962, rééd Slatkine, 1994.

Et cette volonté de vengeance se déploie au fil de la première moitié du XVII^e siècle, dans les pièces du „vieux dramaturge”, Alexandre Hardy, puis chez les contemporains du jeune Corneille, pour éclater dans son œuvre, notamment dans sa „Médée” où le roi de Corinthe s’effraie de la seule idée de revanche de l’épouse bafouée:

Ses projets les plus doux me font trembler d’horreur (AI, v 711).

Entre la méfiance malade des hommes et la haine furieuse des femmes offensées, la palette des passions, des interprétations, ondule selon l’évolution de l’histoire, des mentalités, et des arts poétiques de cette première moitié du siècle, que nous essaierons brièvement d’esquisser² ici en quelques lignes.

Les confrontations entre les Grands, soucieux sont incessantes, tumultueuses, mouvementées, mais ce climat favorise un brassage d’idées qui se déploient en une large palette de courants de pensée différents. Il donne notamment naissance à des lois, des avis concernant la place des passions individuelles.

L’évolution de la tragédie de ce demi siècle reflète les tendances opposées concernant cette passion. Au début du siècle, après l’héritage de la tragédie humaniste, la passion de vengeance semble se déployer d’une manière frénétique, exacerbée. L’inhumanité de ces personnages, épris de violence, atteint celle des figures mythiques de l’Antiquité. Les personnages féminins de ces tragédies peuvent se métamorphoser sous l’effet de la passion en furies infernales. Leur vengeance est excessive et la mise en scène de cette passion suit l’esthétique du mouvement et de l’horrible.

Après ce foisonnement de tragédies de vengeance, on assiste à une régression de ce thème vers la fin des années 1620 et au début des années 1630. Ces années marquent le moment d’une réflexion théorique sur le genre dramatique, accompagnée de celle qui est menée sur le comportement attribué aux femmes, et aux personnages féminins des œuvres de fiction. Ces pièces des contemporains de Corneille censurent les manifestations extérieures des passions violentes, et mettent en valeur les intrigues calculées. Les revanches ne sont plus spectaculaires, mais se raffinent et s’intériorisent.

La passion de vengeance est à l’honneur dans les tragédies de Corneille. On se souvient que Lanson donna du héros cornélien une définition concise, en lui reconnaissant deux caractéristiques: la „maxime vraie” et la „volonté forte”. Ces femmes vindicatives ont toutes une vigueur remarquable, et leur attitude face à la passion de vengeance consiste à l’admettre et à la revendiquer.

² Pour plus de détails, voir le premier chapitre de ma thèse, intitulée „Le thème de la vengeance des femmes dans la tragédie du XVII^e siècle de la paix de Vervins (1598) à la Fronde (1648-53)”, Édition des Presses Universitaires du Septentrion, Lille, 1999.

Médée, la première femme vindicative de Corneille, tentait de faire valoir ses droits auprès du détenteur du pouvoir, puis réagissant à la légalisation de l'injustice, elle assimilait sa vengeance à la volonté qu'elle s'était fixée, en une passion hors mesure.

Cette loi et cette référence à la justice, Chimène, notre personnage étudié, l'intègre à son système mental sous forme de devoir à accomplir pour l'honneur. L'injustice qui scandalisait Médée révolte tout autant Chimène, mais en elle l'acharnement de la furie fait place à une combativité maîtrisée, la force et la cruauté de la passion sont remplacées par une protestation contre le pouvoir, et une lutte de tous les instants contre tout compromis subjectif, intérieur. C'est véritablement avec ce personnage que la vengeance comme passion „noble et mâle” s'incarne dans une héroïne tragique.³

Le monde qui entoure Chimène est celui des compétitions et des rivalités d'honneur, de l'orgueil pointilleux des aristocrates fiers de leur mérite et jaloux de celui d'autrui. Son père est lui-même l'incarnation de cette noblesse obnubilée par la conscience de sa valeur, qui n'hésite pas à remettre en cause les décisions du pouvoir si elle les estime en contradiction avec son mérite.

Ce monde aristocratique est caractérisé par un „désordre”⁴ fondé sur les seuls rapports de force, les défis passionnels animés par les obligations de l'honneur:

Enfin vous l'emportez, et la faveur du Roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi,⁵

lance le comte à Don Diègue. La loi du sang qui fonde cette société s'inscrit dans un code de valeurs dont l'honneur personnel est le pilier.

Ce père orgueilleux est, naturellement, autoritaire et il exige de sa fille une obéissance parfaite. („Et ma fille en un mot peut l'aimer et me plaire.”)⁶ Chimène est une fille de devoir, pour qui il va de soi de suivre la volonté de son père („Elle est dans le devoir.”)⁷ En cela, elle est plus obéissante, plus proche du „devoir” que Rodrigue, qui suit également le code désigné par son père mais sans y soumettre sa vie. Rodrigue peut s'illustrer par des prouesses, imposées certes, par l'honneur de sa famille, mais qui lui offrent un champ où s'affirmer.

³ Nous n'ignorons pas que le premier Cid est une tragi-comédie, mais la hauteur du débat et la noblesse des personnages l'apparente à une tragédie, ce que Le Cid révisé devient dès l'édition des Œuvres de 1648.

⁴ M. Prigent, *Le héros et l'Etat dans la tragédie de Pierre Corneille*, P.U.F., 1986, p. 83

⁵ I. 3. vv. 151-52. Les citations sont de l'édition de Marty-Lavaux, *Œuvres de P. Corneille*, Collection Les Grands Écrivains de France, Paris, Hachette, 1862.

⁶ I. 1. v. 41.

⁷ I. 1. v. 29.

Mais le devoir, inculqué d'abord par leurs pères, a une semblable rigueur pour tous deux. Il représente, selon J. Jackson, le transfert de „la force passionnelle du moi” présent dans Médée. Et le code qu'il instaure est tout aussi absolu que la passion de l'épouse de Jason.⁸ Nécessité absolue, le devoir leur est inhérent, mais l'application que chacun d'eux en fera sera différente.

Rodrigue prend les armes pour satisfaire l'honneur de sa famille après l'offense que son père a reçue. Chez la jeune fille, qui découvre brutalement un autre devoir que celui de l'obéissance, seul connu d'elle jusqu'au drame, ce genre de réponse au meurtre de son père est impensable. Son sexe la met dans une situation d'infériorité que tout le monde à la cour, semble considérer comme allant de soi: personne ne songe un moment à une possibilité de vengeance de sa part. Cependant, son sens du devoir, extrêmement rigoureux, et lié à ce qu'elle est, une femme, certes, mais une aristocrate, ne peut la laisser passive, devant ce meurtre, ce „sang versé”, même si elle choisit d'autres armes pour se venger que celles des hommes. L'impact de ce devoir est manifeste, et éclate immédiatement au moment de la mort de son père:

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir.⁹

La force de l'évocation remplace la violence de l'acte vengeur; l'espace où elle énonce sa plainte est la Cour:

Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance (...) ¹⁰

Elle a donc „intériorisé le duel”,¹¹ et remettant l'exécution de ce que son devoir exige d'elle entre les mains du pouvoir, elle formule sa demande devant le roi. Chimène refuse également la séparation entre le domaine privé et public, en rappelant les vertus politiques de son père:

Vous perdez en la mort d'un homme de son rang,
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.¹²

Cette revendication de sa part peut certes être considérée comme une „faute grave”,¹³ puisqu'elle ne prend pas en compte l'affermissement de l'Etat, qui a besoin d'hommes comme Rodrigue. Elle implique aussi une forme de „chantage”¹⁴ exercé sur le roi, et beaucoup de „sauvagerie”.

⁸ J. Jackson: „Corneille: du triomphe de la vengeance à l'instauration de la Loi,” XVII^e siècle, CLV p. 161.

⁹ II. 8. v. 676.

¹⁰ II. 8. v. 689.

¹¹ M. Prigent, op. cit., p. 115.

¹² II. 8. vv. 691-92.

¹³ d'après M. Prigent.

¹⁴ Madeleine Bertaud: „Rodrigue et Chimène: la formation du couple héroïque”, in Papers on French Seventeen Century Literature, 1984, n° 21.

Mais ce recours à la justice monarchique, central pour tout sujet offensé, n'en reste pas moins l'une des conditions de la justice.

Le devoir filial impose donc à Chimène une vengeance, mais sa sensibilité ne se prête pas à son accomplissement; ainsi elle reporte toute l'éthique dont elle est pourvue, qui lui vient de son éducation, sur le pouvoir en place, exigeant réparation.

En ce sens la passion de vengeance peut être effectivement „noble”, comme l'écrira Corneille en 1660, puisqu'elle ne se sépare pas d'une quête, d'une exigence de justice, et qu'elle s'opère dans une transparence parfaite.

Mais précisément à cause de l'espace où elle s'exprime, au pied du trône, cette revendication de vengeance perd de son aiguillon. Elle implique le caractère limité, et non plus effréné, de l'exécution judiciaire de la vengeance, elle en admet les contours restrictifs.¹⁵

Ce report du devoir de justice sur l'autorité judiciaire (ce qui, dans la société traditionnelle est la même chose que l'autorité monarchique,) peut aussi bien être le fait d'un homme. Mais le sexe de Chimène lui donne une connotation supplémentaire: sa faiblesse naturelle ne lui permettait pas d'autre recours.

La réaction de Chimène est unique parmi les femmes offensées que nous avons rencontrées tout au long de notre recherche – l'offensée ne tient pas à l'accomplissement effectif de la vengeance qu'elle revendique hautement.

Revenue dans l'intimité de sa chambre, la jeune fille peut avouer sa terreur de la voir se réaliser; en présence de sa confidente elle avoue son amour:

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore (...)
Je demande sa tête et crains de l'obtenir.¹⁶

Comprenons bien: ceci n'est pas un aveu qu'elle ne peut retenir. Comme elle était authentique, face au roi, parlant au nom de son devoir, elle l'est ici avec sa confidente, parlant de son amour. En elle, devoir et amour ne sont pas antagonistes, mais existent ensemble, sans que l'un porte tort à l'autre, et la succession des scènes, au palais, puis dans sa chambre, relève de cette logique. De même qu'il est logique que succède au cri d'amour la réitération du devoir à accomplir:

Et quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir,
Je ne consulte point pour suivre mon devoir
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige.¹⁷

¹⁵ On sait que le roi refusera le duel „à tout venant” que Chimène, dans son exaltation, réclame. Toutefois ne nous y trompons pas: l'exaltation de Chimène est inspirée par l'amour, qui veut qu' éclate pour elle la gloire insurmontable de Rodrigue, et non pas l'esprit de vengeance.

¹⁶ III. 3. v. 810-827

Chimène se sentirait déshonorée de ne pas suivre son devoir, de ne pas être fidèle à la „maxime vraie” que Lanson reconnaissait, on l’a vu, au héros cornélien, de négliger sa „gloire”:

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge.¹⁸

Cette dualité de Chimène (qui n’est pas, comme une lecture hâtive pourrait le faire croire, division) va produire son effet et acheminer l’intrigue vers un dénouement qui, s’il reste suspendu dans le *Cid* remanié, est, dans le texte de 1637, incontestablement heureux. L’héroïne va montrer, avec son intelligence, avec son cœur, avec une finesse et une sensibilité toutes féminines, le moyen de satisfaire à la fois à son devoir et à son amour. Ce moyen, elle en instruira Rodrigue, non sans difficultés, car la perspicacité n’est pas le fait de ce jeune héros, mais le résultat valait qu’elle y appliquât tout son effort: ce sera la formation d’un véritable „couple héroïque”.¹⁹

Mais regardons-y de plus près: dès l’incident du soufflet, avant même la réaction de Rodrigue, elle était consciente du devoir de vengeance qui s’imposait à lui:

Etant né ce qu’il est, souffrir un tel outrage.²⁰

Cette pénétration du caractère de Rodrigue, dont elle ne se départira jamais, va l’aider à concevoir la seule échappatoire possible à leur drame. C’est donc elle qui „relance l’action, qui permet de gagner du temps, d’ouvrir la porte à l’espoir”.²¹ Lorsqu’il se présente à elle, en lui demandant de tirer immédiatement vengeance de lui, leurs conceptions différentes du devoir apparaissent immédiatement. Rodrigue ne lui présente rien de moins que l’épée criminelle et lui demande de se venger par les mêmes moyens:

N’épargnez point mon sang, goûtez sans résistance
La douceur de ma perte et de votre vengeance.²²

Nombre de critiques retiennent la cruauté de Rodrigue,²³ évoquent le „rituel sacrificiel”²⁴ qu’il imagine. Mais surtout, Rodrigue attribue à Chimène une conception archaïque de la passion de vengeance, inexistante chez elle, qui consisterait à jouir de la peine infligée, à en savourer les douceurs,

¹⁷ III. 3. vv. 820-22.

¹⁸ III. 4. v. 841.

¹⁹ Madeleine Bertaud, *ibid.*

²⁰ II. 3. v. 489.

²¹ M-O. Sweetser, *Cornéille dramaturge*, p. 90.

²² III. 4. vv. 853-54.

²³ O. Nadal, *Le sentiment de l’amour dans l’œuvre de P. Corneille*, Gallimard, 1948, p.168-71. Voir aussi S. Doubrovsky, *Cornéille ou la dialectique du Héros*, qui mentionne la „cruauté du duel des amants” p. 108.

²⁴ Madeleine Bertaud, *op cit.*, p. 531.

trait qui rappelle les vengeances des furies du début du siècle, effrénées, excessives.

Chimène ressent cette offre comme „une agression inhumaine”,²⁵ puisqu’ il la croit capable de haine, alors que son dessein s’inspire uniquement du devoir.

En ce sens aussi, sa vengeance mérite d’être reconnue pour „noble”; elle relève d’une maîtrise intérieure qui, sans être stoïcienne (car elle ne recherche aucune ataraxie), conserve de la doctrine stoïcienne ce qu’elle a de meilleur et de compatible avec la vie. Rodrigue la sous-estime donc, en lui imputant des sentiments et une cruauté étrangères à la dignité de son caractère. Il la croit faible, et incapable de réagir comme lui; bref, il voit en elle une „femme”.

C’est donc à elle d’inventer un comportement et de persuader Rodrigue de s’y conformer. Elle commence par mentionner le rôle de modèle qu’il a eu à ses yeux:

Tu n’as fait le devoir que d’un homme de bien
Mais aussi, le faisant, tu m’appris le mien. (...)
De quoi qu’en ta faveur notre amour m’entretienne
Ma générosité doit répondre à la tienne:
Tu t’es, en m’offensant, montré digne de moi,
Je me dois par ta mort montrer digne de toi.²⁶

Dans ces vers, elle parle beaucoup de devoir, de dignité, mais elle emploie aussi une expression forte, pleine de sens: „notre amour”. Chimène croit donc au moment où elle parle – elle n’a jamais cessé de croire – que cet amour partagé existe, préservé en dépit du sang versé. Ceci, Rodrigue ne l’avait pas compris. Aussi se méprend-il sur ses derniers mots et offre-t-il de nouveau sa tête. La réponse de la jeune fille est connue:

Et je dois te poursuivre et non pas te punir.²⁷

Il lui faudra cependant encore argumenter et se battre avant de se faire entendre.²⁸ Quand Rodrigue partira pour aller combattre les Maures, il n’aura encore compris „qu’à moitié”. Aussi, finie la parenthèse où, loin de lui, elle s’abandonne à une admiration mêlée de tendre inquiétude (Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles,²⁹ Mais n’est-il point blessé?),³⁰ l’héroïne revient-elle à la charge, pour mener à terme sa double entreprise de vengeance et d’amour.

²⁵ Madeleine Bertaud, *ibid.*

²⁶ III. 4. vv. 911-32.

²⁷ III. 4. v. 944.

²⁸ Voir notamment l’argument du vers 969: „Elle (ma renommée) éclate bien mieux en te laissant en vie.”

²⁹ IV. 1. v. 1110.

³⁰ IV. 1. v. 1123.

Devant l'accueil glorieux que le roi fait au héros de la nation, elle a peur que la justice soit „étouffée”,³¹ que le mérite public efface le délit privé. Elle rejette aussi violemment l'idée de laisser paraître son amour, comme le lui conseille le roi, et revendique obstinément une justice nécessaire à son honneur personnel. Sa parole n'étant pas entendue, elle requiert la réparation par les armes. Cette demande est aussi bien près d'être rejetée, à cause de la vaillance du Cid, de la cruauté qu'une telle exigence semble contenir, de l'obstination de la jeune fille qui paraît désormais déraisonnable. Mais c'est alors Don Diègue qui, craignant pour l'honneur de son fils, s'exclame:

Quoi, Sire, pour lui seul vous renversez des lois.³²

Quant à Rodrigue, „récidiviste incorrigible”³³ il vient solennellement offrir sa tête à sa bien-aimée, l'obligeant à nouveau à lui tracer la voie à suivre.

Dans cet entretien capital, la jeune fille devra s'engager très avant, oublier jusqu'à la pudeur de son sexe, s'offrir à la conquête de son amant:

Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
Défends-toi maintenant pour m'ôter à Don Sanche, (...)
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.³⁴

Dans la tragédie du XVII^e siècle, et peut-être dans la littérature tout entière, la figure de Chimène, infiniment féminine, est unique, et il émane d'elle une beauté singulière. Elle force l'admiration autant que la sympathie. Dans un univers aristocratique, masculin, elle agit, quand s'impose à elle un devoir de vengeance à l'égard de l'homme qu'elle aime, à la fois en femme, (qui ne peut recourir aux armes), en être de devoir, et en amoureuse. On la voit s'efforcer de faire accepter au Pouvoir qu'il remplisse son rôle d'instance judiciaire par l'égale prise en compte des deux parties, indépendamment de leur rapport de force. Dans le même temps, elle indique à Rodrigue la voie à suivre pour que leur amour perdure et que leur couple soit reconnu. A ce double titre, elle inaugure un nouveau type d'héroïsme, héroïsme au féminin, naturellement, mais non moindre en élévation que celui des hommes, et dans lequel la vengeance a bien la valeur d'une passion „noble et mâle”.

³¹ IV. 5. v. 1381.

³² IV. 5. v. 1415.

³³ M. Bertaud, *ibid.*

³⁴ V. 1. vv. 1549-50, v. 1556.